

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 16

Artikel: Passage interdit : (historiette lausannoise)
Autor: Hijef
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198714>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Puis une bonne pensée lui venant :

— Ecoute, j'ai une de mes redingotes que je ne pourrai plus guère porter ; si tu la lui donnais ?...
— C'est cela. Tu peux partir tranquille. Je vais la lui faire endosser.

Un moment après, Frérot, flottant dans cette redingote deux fois trop longue pour lui, beaucoup plus petit que son gendre, un vieux chapeau haut de forme remplaçant sa casquette, oscillant sur sa tête embroussaillée, descendait l'escalier et gagnait la rue, puis le boulevard de la Chapelle.

Tout de suite, il entendait rire autour de lui.

Puis un gamin qui le croisa, cria :

— Tiens, le Juif-Errant !

— Mais non, remarqua un autre, ce doit être un échappé de Charenton.

Enfin, un troisième glapit :

— Eh ! dis donc, le vieux, défile-toi, ta redingote qui balaie le trottoir... !

Frérot, baissant la tête, fila.

Ces gens avaient raison, en somme. Il sentait les pans de la redingote, à chaque pas, lui battre les mollets.

— En voilà une machine que m'a donné Valérie ! s'exclame-t-il.

Et comme il levait la tête, il vit devant lui, en haut d'une boutique, une pancarte sur laquelle, en grosses lettres, était écrit cet avis :

« Ici on fait toutes les réparations d'habits ».

— Ça fait bien mon affaire, songea Frérot. Puisque Valérie m'a donné cet habit et qu'il ne me va pas, j'ai le droit de le faire arranger. Elle ne m'en voudra pas.

Il entra donc et, malgré sa simplicité d'esprit, finaud tout de même comme un bon paysan :

— Bonjour, la compagnie, dit-il à l'homme qui s'avancait pour le recevoir, v'la ce que je voudrais : j'ai sur le dos une redingote qu'est trop longue. Vous ne pourriez pas me la rogner ? Vous auriez pour vous les rognes en paiement.

— Mon Dieu, si, fit en souriant le tailleur, malgré que ce soit là un singulier marché et non dans les habitudes de ma maison.

Il prit ses ciseaux, fit lever les bras au vieux, puis, dans son intérêt, puisque les rognes étaient pour lui, coupa la redingote presque sous les bras :
— Comme ça, vous ne serez plus gêné, remarqua-t-il.

— En effet, seulement, tout de même, vous en avez peut-être trop enlevé !

— Pas du tout... les costumes se portent ainsi à présent... C'est la dernière mode.

Le tailleur voyait à qui il avait affaire.

— Allons, à quéque chose près, j'suis pas difficile, moi, cria le vieux.

Et il sortit.

Les passants rirent de plus belle autour de lui.

— Y sont rudement gais, à Paris, murmura-t-il entre ses dents.

Mais, sans de grandes difficultés, il parvint enfin dans la rue Secrétan et trouva le comptoir d'Isidore. Celui-ci fut heureux de revoir un pays. On but force petits verres pour fêter sa visite.

Le soir, peu habitué à boire, le vieux se trouva complètement gris. Isidore l'invita à coucher chez lui, mais, malgré l'ivresse, il ne voulut pas accepter, gardant encore un peu de raison...

— Ah non, mon vieux, ma fille serait en peine.

Le marchand de vins se vit contraint de héler un fiacre, dans lequel il fit pénétrer Frérot. Puis il jeta au cocher l'adresse de Mornet que le paysan eût beaucoup de mal à donner.

Un quart d'heure après, la voiture s'arrêta à cette adresse. Le client ne descendant pas, l'automédon dut sauter de son siège. Il le trouva dormant à poings fermés. Il dut le secouer pour le réveiller ; puis, quand il fut sorti, il réclama les trente sous de la course.

— Trente sous, cria Frérot un peu dégrisé, eh ben, mon vieux... à Trifouilles, mon pays, on vous charrie pendant une demi-journée pour ce prix-là.

— Je ne m'occupe pas de votre pays. Donnez-moi mes trente sous !

— Jamais... Voulez-vous dix sous ?

— Trente, ou j'appelle la police !

— Quinze !

— Trente, espèce de pochard...

— Pochard, moi, crédié. Répétez un peu, voleur.

— Oui, pochard...

Un rassemblement s'était formé.

— Kss' kss', siffiaient des gamins.

Un agent arriva. Le cocher expliquait que le client, au lieu de le payer, l'investissait.

Heureusement Mornet, rentré de son magasin, ayant entendu du bruit dans la rue, ouvrit une fenêtre et cria aussitôt :

— Valérie ! c'est ton père qui fait encore des siennes.

Il descendit en courant et arriva juste à temps pour l'empêcher d'être emmené au poste.

Le vieux expliqua ses aventures à son gendre qui, furieux, lui jeta, en voyant sa redingote perdue :

— Mais vous êtes fou, ma parole !

(La fin samedi.)

Nos bonnes gens. — En éveillant les dormeurs attardés, le canon du 14 avril réveille également les souvenirs patriotiques. Moi, il m'a fait songer — pourquoi ? je l'ignore — à la modeste cérémonie d'inauguration du monument élevé, à Vidy, à la mémoire du major Davel, il y a deux ou trois ans de cela.

On était aussi en avril. Une grande foule, grande comme celle qui jadis accompagna le pauvre major à l'échafaud, remplissait toutes les routes conduisant à Vidy. Tout à coup, sur la route de Morges, apparurent les voitures dans lesquelles avaient pris place les autorités, les membres des comités et les invités. Sur le siège de la voiture du Conseil d'Etat, un huissier au manteau vert et blanc ; un huissier au manteau rouge et blanc sur le siège du carrosse municipal. Un tourbillon de poussière, dans lequel se jouaient les rayons du soleil, entourait, comme d'un nimbe, le cortège officiel.

« Maman !... maman !... regarde cet homme rouge, là-bas, sur cette voiture ! Qu'est-ce que c'est ? » s'écria un bambin en tirant la jupe de sa mère. Et du doigt il désigne l'huissier de la commune.

— Mais, petit bobet, ne vois-tu pas que c'est le bourreau.

Le municipau et la salaïe ài z'ao.

Quand on a passé Paquière et que cliào qu'ont fè l'ao dou z'ans dè catsimo ont ètà reçus, on fà dein ti lè veladzo d'ao canton lè vezitès d'écoulès po vaire à quiet ein sont cliào qu'ont coumeniyi et po fèrè montà de n'écoula dein on autra lè pe éduquà et cliào qu'ont lo mi recordà.

Ti lè bouébo d'üssont po cliìa vezita sè revoudrè dè la demèindze po cein que lo menistre, lo syndico, lo greffier et on part dè municipaux saront quie po l'ao fèrè recitè l'histoire et la grammère, montrà à la carta, tchiffrà d'ài règles, fèrè d'ài verbes et tot on commerço, après quiet marquant lè notès, font avanci d'on cran cliào qu'eim ont lo mè et laissent ein derrai lè pe bètès.

Quand font cliào vezitès, cliào monsus dè la coumechon d'écoula ont coutema dè bailli condzi 'na vouarbetta à cliào bouébo et tandi que cliào gosses s'amusement on bocon pè vai la maison d'écoula, ie vont avoué lo régent et mimameint lè régeannès tant qu'ao pailo derrai dè la pinta dè coumouna po rupà on part dè salaïès ài z'ao et baïre cauquies litres que la coumouna offrè à cliào z'autorità.

A la vezita dè 'sti an, lo vilho municipau Brocan ètai dè la fèta et Rodo dè la pinta qu'est assebin municipau et que savai que Brocan amavè d'estra cliào salaïès ài z'ao, s'est decidà dè l'ài fèrè onna farça po fèrè recaffà ti cliào gaillà.

S'ètai met d'accou avoué lo bolondzi po que mettè dein lo rebou, don lo revon dè 'na salaïe, on petit bet dè cordetta et dein la pata, à n'on carro, on bocon dè patta copaiè tot coumeint 'na transte et avoué lè z'ao pè dessus, quand la salaïe fe couète, on sè sarai papi démaufià d'ao commerço.

Pè vai lè dix z'hàorès, cliào monsus et cliào régeannès s'aminont, lè salaïès ètion dza su la trabilla et cheintiont ma fai destra bon.

— Ora quoui est-te que décopé ? fe lo Rodo ; l'est ài pe vilho conto ; allein l'onclio Brocan, vouaïque on coutè tot frais molà, copà pi quie ! Et l'ài montra la pliièce io iavai la cordetta.

Brocan eimpougnè lo coutè, mà lo diabblio, c'ètai cliìa pouéson dè revon io lo coutè ne poivè pas moodrè, avoué cein que lo Rodo l'ài avai onco bailli on coutè que ne copavè rein et ci pourrè vilho fasai d'ài veindzancès d'ao tonaire et d'ài sacrements d'ao dianstre pè devant lo menistre et l'a falliu que l'ài aulè avoué lè duès mans po poi dépondre lo bocon.

Lè z'autro recaffàvant que d'ài sorciers dè vaire que chavè dinse po copà cé bocon et l'ài ein desiont dè totès lè sortès :

— Vo n'ài perein d'acquouet, l'onclio Brocan ! desai ion.

— Ia petètrè on où dein lo revon ! fasai on autro.

Adon quand la salaïe fe tota copaïe, lo Rodo boutè lè bocons lè z'ons après lè z'autro su on assiète et baillè à Brocan cé qu'avai la patta. Coumeint tot cé mondo avai eimpougni son bocon avoué lè quatre d'ài et lo poadzo, lo vilho ein fe atant avoué lo sein.

Mà quand l'èut pliantà lè deints dedein, motta ! ne poivè pas ein dècrotsi 'na morse, rappo à la patta ; couchivè trevouni fermo avoué lè duès mans, toosai lo bocon, rein ne vègnai que lè z'autro ne poivont pas sè teni dè lo vaire teraili dinse cliìa salaïe. Tot parai, à foccè dè trevouni, l'èin dépond on bocon que sè met à recrachti su sa man et quand l'èut vouaiti bin adrai et que l'èut grattà lo dessus d'ao resto avoué son coutè, tràovè la patta que montrè ài z'autro ein l'ao desèint :

— Ne su pas mau èbahi se ne pù pas eintanà cliìa salaïe, vouaiti-vai se cé caïon dè bolondzi n'a pas laissi la maiti dè son ferdai dein la pata !

L'arai falliu ourè quinnès recaffaiès l'ont fè ; mà l'ont onco bin mè recaffà après, quand lo Rodo l'ao z'a tot racontà la farça ; assebin Brocan, dè la radze que l'avai contre lo Rodo, n'a pas remet lè pi à la pinte du cé dzo quie.

Passage interdit.

(Historiette lausannoise.)

« Bonjour, M. Tâtillon ! Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. Vous avez sans doute des appartements à louer, à voir l'écriteau que vous portez sous le bras ?

— Vous êtes dans l'erreur, mon brave ! Lisez !

— *Passage interdit.* Qu'allez-vous faire de cela ?

— Eh parbleu ! le suspendre dans l'allée de ma maison, dont on fait un passage public.

— Mais, ne craignez-vous pas de faire connaître par cet écriteau, à ceux qui l'ignorent, que votre allée ouvre un passage sur l'autre rue.

— Eh ! qui ne le sait déjà ? Quand je m'oppose au passage des gens qui n'ont rien à faire dans ma maison, ils me reprochent de ne pas avoir mis de défense.

— A votre place, je ne mettrais pas cet écriteau.

— Chacun son idée. Chacun sait ce qu'il a à faire.

— C'est certain. Faites comme bon vous semble.

Au revoir, M. Tâtillon.

C'est à peine si mon voisin répondit à mes salutations ; il bouda et, pendant un mois, il ne mit plus les pieds dans mon magasin d'épicerie, lui qui, jusqu'alors, y venait chaque jour faire quelque emplette et tailler une bavette. Il revint enfin, sous prétexte d'acheter des allumettes.

Cet homme qui paraissait toujours mécontent avait cependant tout ce qu'il faut pour être heureux : une santé robuste, une fille charmante, qui allait être fiancée à un jeune docteur, et enfin il était propriétaire d'un immeuble donnant sur deux rues et d'un excellent rapport.

L'année précédente, toutefois, il avait eu la douleur de perdre sa femme, personne douce, intelligente et avenante. Depuis lors, il était devenu un peu bougon.

— Tout ne va pas comme vous voulez ? lui dis-je en lui remettant ses allumettes.

— Ah ! fichtre non !

— Je le regrette. Vous m'avez gardé rancune pour vous avoir donné mon avis il y a un mois, sur un sujet qui, il est vrai, ne me regardait pas.

— Ah ! plutôt au ciel que je vous eusse écouté. Je me serais épargné bien des ennuis, bien des chagrins. C'est au point que j'en suis malade... Et tenez, je vais tout vous dire : vous n'aviez que trop raison ! Au lieu de quatre à cinq personnes qui passaient habituellement sans droit à travers ma maison, dès que j'eus placé mon écriteau, il y en eut une cinquantaine. C'est surtout le soir que des gens de toute espèce, dont la plupart de fort mauvaise mine, empruntaient mon passage. Quand je voulais m'y opposer, on me riait au nez. Je requis la police ; on me répondit que les agents avaient bien autre chose à faire qu'à monter la garde devant ma maison. On me conseilla de me faire assementer pour pouvoir arrêter moi-même les contrevenants. J'eus la malheureuse idée de suivre ce conseil.

— Ah ! pour sûr, c'était là une idée malheureuse.

— A qui le dites-vous ! Un jeune homme à l'air goguenard passait journellement par l'allée, ayant l'air de me narguer. Je l'arrêtai donc un soir et portai plainte contre lui. Je pensais par cet exemple couper court à cette circulation illicite. Ah bien oui ! Il allégué qu'en passant par mon allée il se rendait chez mon locataire le cordonnier Galoche, qui a sa boutique sur l'autre rue. Il fut acquitté. Bien plus ! Galoche refuse de payer son loyer et réclame des dommages-intérêts prétendant que j'empêche ses pratiques de venir chez lui.

— Pauvre voisin, je vous plains.

— Ah ! cher monsieur, ce ne serait rien.

— Comment ! il y a encore autre chose ?

— Mon Dieu oui ! Des voisins, des envieux et surtout ceux que je voulais empêcher de passer ont fait courir des bruits calomnieux au sujet de mon assementement et m'ont tourné en ridicule, tant et si bien que tout cela est arrivé grossi, dénaturé, aux oreilles du fiancé de ma fille...

— De M^{lle} Hélène ? quoi cette si charmante jeune fille a eu aussi à supporter...

— Hélas ! quand le malheur vient, il vient bien. Je dis donc que M. Verbol le fiancé d'Hélène ne vient plus à la maison depuis lors. Elle est dans la désolation ; et dire que c'est moi qui suis la cause de son chagrin ! fit-il la larme à l'œil.

— Allons ! allons ! mon voisin, il ne faut pas vous désoler comme cela. La situation n'est pas désespérée. Tout peut s'arranger.

— S'arranger... s'arranger... je ne vois pas trop comment !

— Il n'y a qu'à réfléchir à tête reposée. Et tenez ! Voulez-vous me donner carte blanche et un crédit de trois cents francs ?

— De grand cœur, si vous pensez pouvoir arranger l'affaire.

— Rassurez-vous, je m'en charge.

Et M. Tâtillon s'en alla tout réconforté.

Quelques heures plus tard, l'épicier décrochant le malencontreux écriteau se rendit dans la boutique de Galoche, lui commandant une paire de chaussons. Puis examinant son local :

— Savez-vous que vous avez une fort jolie boutique ; et les affaires doivent prospérer dans ce quartier ?

— Voilà, ça ne va pas trop mal.

— Et je suis sûr que vous louez ça pour un morceau de pain.

— Comme vous y allez... Trois cents francs !

— Eh bien, c'est comme je vous le dis : un morceau de pain, et vous irez loin avant de trouver un local qui vous convienne si bien pour un tel prix.

— Aussi je ne songe pas à le quitter.

— Cependant n'êtes-vous pas en froid avec votre propriétaire.

— Ah ! vous savez ça ? Aussi pourquoi a-t-il porté plainte contre mon ami Gaspard.

— Mais ne savez-vous pas que c'est une gageure, toute cette histoire. Un pari fait avec un ami. Une farce, quoi ! La preuve, c'est que l'écriteau est enlevé.

Au même instant entrait dans la boutique un jeune homme s'écriant :

— Tu ne sais pas, Galoche ? L'écriteau....

M'ayant aperçu, il s'arrêta net.

— Oui, Gaspard, l'écriteau est enlevé, je le savais, Monsieur vient de me le dire, regardé Galoche. Il

paraît que tout cela n'était qu'une farce à la suite d'un pari.

L'épicier les invita à aller prendre un verre, et ils ne tardèrent pas à tout oublier. Le soir venu, il les conduisit dans un café où le fiancé de M^{lle} Hélène avait l'habitude d'aller, et il manœuvra si bien que, le lendemain déjà, le jeune docteur allait faire visite à sa charmante fiancée, qu'il ne tarda pas à épouser.

Vous pensez bien si je fus de la noce.

Il a passé bien de l'eau sous le Grand-Pont depuis cette petite aventure ; M^{lle} Hélène devenue M^{me} Verbol est maintenant mère d'une belle famille. Quant à l'épicier, il vit paisiblement des petites rentes acquises dans son commerce et promène ses cheveux blancs et ses rhumatismes dans les verdoyants environs de notre cité, riant de bon cœur lorsqu'il voit suspendu quelque part un écriteau portant :

Passage interdit.

HJEF.

Conseils aux ménagères. — On s'assure facilement de la qualité du thé que l'on achète par le procédé suivant : Mettez une pincée de thé dans un verre, versez dessus un peu d'eau froide et agitez. Le thé pur et vrai ne colorera l'eau que très légèrement, tandis que du thé fraudé et teint donnera de suite une infusion colorée.

Continuez l'expérience en faisant bouillir séparément vos deux échantillons, laissez-les refroidir et la différence sera encore plus marquée.

Le thé fraudé devient encore plus foncé après l'ébullition, mais reste transparent et clair, tandis que le thé vrai prend une teinte plus claire, mais légèrement louche.

Ceci provient du tanin qui se trouve et doit se trouver dans le thé, tandis que le thé fraudé n'en contient plus.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la liste précédente	Fr. 282 80
Montant d'une collecte faite au banquet du Cercle de Nyon (par M. Bonnard, syndic).	» 31 —
de M. Ls Rossier fils, Lausanne	» 2 —
Total	Fr. 315 80

Que disions-nous, samedi dernier ? Ça marche. Après la belle souscription des *Anciens Zofingiens*, en voici une du *Cercle de Nyon*. Les 300 francs sont dépassés. C'est déjà bien joli, n'est-ce pas, pour le seul petit *Conteur* ? Mais, ce n'est pas assez. Les monuments — même les plus modestes — c'est cher. Allons, les sociétés, les cercles, les bons patriotes, les amis de notre littérature romande et vous aussi, chers confrères, journaux de tous formats et de toutes nuances, encore un effort et vive la mémoire de Juste Olivier !

Que personne n'oublie le **Concert de bienfaisance** organisé par l'*Harmonie lausannoise* et le *Chœur d'hommes de Lausanne*, qui sera donné le 25 courant, au profit de l'œuvre éminemment philanthropique du Sanatorium populaire de Leysin.

Ce concert, dont le programme est très riche, nous procurera la faveur d'entendre Mlle Pflüger, soprano, M. Denéréaz, organiste, M. Benda, violoniste, et M. Toillli, trombonne. Nous ne saurions donc trop le recommander.

OPÉRA. — En moins de quinze jours, notre troupe d'opéra a déjà donné trois représentations de *Thaïs*, une de *Manon*, une de *Carmen* et une de *Lakmé*. Nos artistes ne chôment guère. A ces six représentations, salles archi-combles, applaudissements, rappels, bravos interminables, grand enthousiasme enfin. C'est pour notre ville un privilège véritable que de posséder une troupe comme celle-là. Il est presque naïf d'insister sur ses succès, quand l'affiche porte des noms comme ceux de Mmes *Chambellan* (de l'Opéra-comique) et *Thévenet* ; de MM. *Delmas* (du Théâtre royal d'Anvers), *Sentein* (de l'Opéra), *Cadio* (du Théâtre de la Monnaie), etc., etc. Disons aussi que, sous la direction de M. *Bruni* (premier chef d'orchestre du Théâtre royal d'Anvers), l'orchestre, notablement renforcé d'artistes distingués, répond à toutes les

exigences. Enfin, la mise en scène met en jeu toutes les ressources de notre théâtre et, en des mains habiles, ces ressources sont beaucoup plus grandes qu'on ne le suppose.

Demain, *dimanche*, *Carmen*, de Bizet, le triomphe de Mlle Thévenet ; *mardi*, très probablement, *Phryné*, de Saint-Saëns, une nouveauté pour Lausanne. Rideau à 8 heures.

Boutades.

Nous lisons à l'intérieur de la couverture d'un vieux psaume :

« Ce psaume appartient à "... Il lui a été fait » de cadeau par Monsieur le pasteur pour l'encourager à chanter les louanges de Dieu en quatre parties. »

Une bonne mère écrivait ce billet à la matresse d'école :

« Mademoiselle, je vous prie d'user de ménagements envers ma petite fille ; elle est » très faible. Vous pouvez compter, mademoiselle, que je tiens beaucoup à ce qu'elle » s'instruise ; je lui donne de l'huile de foie de » morue. »

En 1847, lors de la guerre du Sonderbund, un volontaire, originaire de la Suisse alé mande et récemment reçu bourgeois d'une commune du canton, montait la garde au poste de la poudrière de Moudon. Passe une ronde. — Qui va là ? crie la sentinelle. — Patrouille ! — Ha bien ! répond le volontaire, attendez un bêtif moment le gaporal, y va bientôt fénir !

Le directeur d'un théâtre essaie de consoler la mère d'une jeune artiste qu'on persiste à n'employer que dans des bouts de rôle.

— Croyez-moi, elle a de l'étoffe votre fille.

— Alors pourquoi ne l'employez-vous qu'en doublure ?

Berlureau raconte qu'en venant au monde il était jumeau. « Mon frère n'a vécu que quelques jours, dit-il, et mon père m'a affirmé que nous nous ressemblions tellement qu'il ne savait pas au juste lequel de nous deux était mort. »

Un vieux marin, qui a beaucoup voyagé, raconte des histoires invraisemblables.

Un jour, disait-il à un docteur de ses amis, je me trouvais perché au sommet du grand mât de mon bâtiment... un violent coup de roulis me fit lâcher prise. Je tombe de cent pieds de haut à fond de cale... Je me relève... intact.

— Et moi, dit le docteur, je viens de faire plus fort que ça : je viens d'entendre votre histoire, je tombe... des nues... et, voyez, je ne m'en trouve pas plus mal.

Livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSSELLE : Un homme de lettres italien. M. Ferdinand Martini, par E. Bovet. — Etre reine. Conte, par Marianne Damad. — L'académie de Calvin, par Philippe Godet. — Mademoiselle Zénaïde Fleuriot. Histoire morale d'une institutrice, par Ernest Tissot. — Irène Andéol. Roman, par T. Combe. — L'or est-il une chimère ? par Ed. Tallichet. — Un roman d'aventures aux Etats-Unis, par Mary Bigot. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, scientifique et politique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

La rédaction : L. MONNET et V. FAYRAT.

ENCORE QUELQUES PAQUETS
de papier à lettre défranchi, pour brouillons
GRAND RABAIS

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, rue Pépinet, 3

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.